

champ pour la seconde fois la jachère n'était plus nécessaire et fut abandonnée.

LES REVENUS.

Un système de culture mixte ayant été adopté, comme vous venez de le voir, les revenus de la ferme devaient nécessairement s'étendre à un plus grand nombre de produits. Les principales sources que nous eûmes en vue furent : l'excédant de blé, d'orge et de foin ; l'excédant du beurre, fromage et légumes ; les chevaux, les moutons et leurs produits, et les produits du bétail quand plus tard nos races seraient améliorées.

Dès le commencement nous mîmes sur la ferme 4 chevaux canadiens de petit prix ; 6 vaches canadiennes de choix, et 40 moutons communs ; avec l'intention de changer, lorsque les circonstances le permettraient, ces 4 chevaux pour 4 juments de choix propres à produire des chevaux de carrosse ; les vaches canadiennes pour 6 autres vaches spécialement reconnues comme bonnes laitières, soit des Alderney, des Ayrshire ou même des canadiennes, ou encore un croisement de ces races ; et les moutons devant être échangés pour des Leicester ou Cotswold pur sang. Mais en attendant ces changements, les vaches devaient être accomplies avec un taureau Ayrshire et les moutonnes avec un bélier Leicester, que nous avions à notre disposition.

Enfin en vendant plus ou moins de foin et en gardant plus ou moins de bétail, nous nous proposons de constater lequel des deux modes était le plus profitable.

[A continuer.]

Un ami nous écrit des Etats Unis :

Sur près de cent familles canadiennes qui résident dans cette localité, presque tous sont des gens qui se sont vus avec de telles terres sous les pieds en Canada. La plupart ont commencé par s'endetter chez les marchands, puis les comptes échus, il fallut emprunter à de gros intérêts. Ces comptes étaient le plus souvent et, pour mieux dire toujours, faits pour des objets de luxe, tels que boissons, beaux habits etc. Au lieu de mettre chaque année une partie des produits de leur ferme pour l'améliorer et lui faire rapporter de plus en plus, on dépensait tout en repas et en fêtes, et même on recourait annuellement au crédit pour soutenir ces folles dépenses. Le luxe, l'usure, la négligence et la routine en fait d'agriculture, voilà les causes de l'émigration que j'ai constatées partout où j'ai inter-

rogé nos compatriotes exilés. Les américains, ici, disent que le Canada serait le plus riche pays du monde, si on le cultivait mieux.

Une autre grande cause, je crois, qui chasse les canadiens à l'étranger, c'est que la jeune génération, les jeunes garçons, les jeunes filles commencent à avoir honte de travailler dans leur pays. Les garçons ont peur de s'avilir en maniant le manche de la charrue comme ont fait leurs grand-pères ; les filles veulent faire leurs précieuses, se croient fait pour la parure et la toilette et trouvent que le travail, le soin du ménage, et la jupe d'étoffe, ne sont bons que pour leur vieille mère. C'est assez singulier de voir comme ces pauvres jeunes gens s'abusent et comme rendus ici, ils se soumettent à tout. Ces garçons qui méprisent au Canada l'autorité paternelle, qui ont honte de travailler sur la terre qui les a vus naître, ils se soumettent ici à un véritable esclavage dans les manufactures. Les filles épuisent leur santé pour gagner quelques piastres, oubliant une assiduité contraire à la faiblesse de leur sexe, et se soumettent à un joug mille fois plus dur que celui qu'elles ont séjourné dans leur patrie.

En Canada la jeunesse travaille pour elle-même en enrichissant ses parents ; elle travaille, mais elle est aimée et respectée : ici on la paye assez bien, c'est vrai ; mais l'amour, la pitié, le respect lui sont inconnus. Oh ! quelle différence entre la vie canadienne avec ses fêtes joyeuses, ses réunions de famille, ses belles campagnes, son aimable et franche liberté, et la vie du canadien exilé au milieu de l'air empesté et mortel des manufactures, la gêne, la contrainte, l'ennui, l'incertitude qu'on y subit !

Que mes compatriotes qui lisent ces lignes, surtout les cultivateurs, y réfléchissent. Qu'ils examinent bien si par leur manière de vivre, leur esprit de routine, leur manque de calcul, ils ne s'exposent pas à l'exil. Là où un cultivateur comprend cette vérité c'est quand après avoir perdu sa terre en Canada, il s'en vient s'engager chez un fermier américain. Il voit ce dernier travailler peu et vivre à l'aise : il voit sa ferme, grâce à son esprit de calcul et à ses améliorations toujours nouvelles, lui rapporter d'immenses profits. Alors notre canadien regrette le passé, il soupire, il voit qu'il pourrait, s'il avait encore sa terre que le shérif a vendue pour payer le whiskey et le ruban achetés chez le marchand, il voit qu'il pourrait, en l'améliorant comme fait son maître, vivre heureux et content à l'ombre de son clocher ; mais il est trop tard.

Je vous écris ces lignes, cultivateurs canadiens, mes compatriotes, avec désir de vous être utile. Puisse ma faible voix être comprise.

QUESTIONS ET REPONSES.

Q. On dit généralement que la crème se sépare du lait avec d'autant plus de facilité, que les vases présentent plus de surface au contact de l'air.

R. C'est une opinion qui a été très-souvent émise, mais je ne crois pas qu'elle soit entièrement fondée. Quelque soit la forme et la hauteur du vase, la crème se sépare du lait en totalité, par l'effet de la différence de pesanteur spécifique des deux matières : cependant il est certain que, dans les temps très-chauds, le lait se caille souvent avant que toute la crème ait eu le temps de se séparer ; dans ce cas il peut être préférable d'employer les vases plats, parce que la séparation s'opère plus promptement sur trois pouces d'épaisseur de liquide que sur dix ou douze. Il n'y a au reste aucune raison de croire que le contact de l'air exerce aucune influence sur cette opération : la crème paraît monter à la surface, uniquement parce qu'elle est plus légère que les autres parties constituant le lait, et sans l'aide d'aucune action chimique.

Q. Serait-il plus avantageux, si l'on avait de la paille en assez grande quantité, de donner plus de litière, afin d'absorber tout l'urine, que de l'employer dans son état liquide ?

R. La méthode qui consiste à faire absorber toutes les urines par de la paille, peut s'appeler le système belge parce qu'il est très-généralement pratiqué dans ce pays. On peut appeler le système suisse, celui qui consiste à recueillir à part une grande partie des urines, et même à arroser d'eau le fumier dans l'étable, afin d'augmenter la proportion de l'engrais liquide. Il n'est pas probable que, par l'emploi de l'un ou de l'autre de ces deux procédés, l'on augmente ou l'on diminue réellement la quantité des principes fertilisants qui existent dans l'urine. La méthode suisse paraît mieux convenir à la petite culture, parce que l'on s'y livre communément en moins grande proportion à la culture des céréales, de sorte que l'on obtient moins de paille. L'emploi de l'engrais liquide me paraît aussi plus embarrassant, plus difficile et plus coûteux que sous la forme du fumier, parce qu'il faut le renouveler plus souvent.

Cependant, il est certain que le fumier est applicable à une plus grande généralité de circonstances que les engrais liquides, qui, en particulier, conviennent beaucoup moins aux céréales ; c'est surtout en employant ces derniers sur les prairies naturelles et artificielles, qu'on peut en tirer les plus grands avantages.